

DES MOTS AUX ACTES N° 2
(Actes du colloque international
Traduction et philosophie du langage
organisé par SEPTET,
9-10 mars 2007, Université de Strasbourg II)
Anagrammes, 2009, 432 p., ISBN 978-2-84719-067-8

Daniela HĂISAN¹

Des Mots aux Actes, qui recense les travaux de SEPTET (la Société d'Études des Pratiques et Théories en Traduction), fondée en avril 2005 sous la présidence de Florence Lautel-Ribstein, est une revue aussi jeune que prolifique. Arrivée à peine à un troisième numéro paru vers la fin de 2012, elle semble se proposer une fréquence de parution intimement liée aux événements organisés par SEPTET et, finalement, à la cyclicité parfois imparfaite des courants en traductologie. Ainsi, un premier numéro, paru en 2007, réunit-t-il une collection de treize articles « chanceux » dont la thématique tourne autour de questions assez diverses de la théorie, pratique et didactique de la traduction : l'intraduisible, l'intertextualité, la traduction de la poésie, la critique des traductions etc. Après l'avant-propos et un hommage à Paul Ricœur, cinq entretiens préfacent en quelque sorte le corps plus hétérogène et plus substantiel des articles. Ce numéro n'est qu'une avant-première qui professe dès le début qu'il a beaucoup d'autres facettes à montrer : « Une revue qui commence a un visage de Janus. Elle sait qu'elle tirera sa légitimité de penser le passé au présent... ».

Suivront deux volumes hommages : l'un dédié à Henri Meschonnic (2009), l'autre à Jean-René Ladmiral et à son « œuvre en mouvement » (2012). Nous allons détailler ici le contexte de la parution et les dossiers thématiques parus en 2009, comme résultat du Colloque international *Traduction et Philosophie du Langage* organisé par SEPTET, 9-10 mars 2007, à l'Université de Strasbourg II. Le colloque envisageait une réflexion sur « la solidarité entre théorie du langage, théorie de la littérature et théorie de la philosophie », ainsi qu'une « prise en compte de

¹ Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, Roumanie, daniella.haisan@gmail.com.

l'altérité d'autres traditions culturelles et philosophiques ». Un appel à démontrer que la langue dont se sert le traducteur repose sur une philosophie du langage, le colloque a réuni, sans tenir que puiser dans les théories de Ludwig Wittgenstein ou de J. L. Austin, de Husserl, Merleau-Ponty ou Umberto Eco, une belle panoplie de synthèses.

Les actes du colloque témoignent d'une symétrie et d'un équilibre parfaits : quatre parties, dont les deux premières sont plutôt théoriques et comprennent chacune cinq communications, tandis que les deux autres relèvent de la pratique de la traduction, cette fois-ci trois articles par section.

L'avant-propos signé par Camille Fort, énonce, parfois d'un ton essayistique, autrefois par sentences, le sujet du colloque (« cette rencontre entre l'inévitable différence des langues et la possible complicité des discours », p. 11) ainsi que ses résultats ou conclusions (on arrive à « cet horizon d'une réconciliation des langues », p. 13). Avançant déductivement des aphorismes plus généraux, tels : « Traduire, c'est faire acte de parole. » (p. 11) vers d'autres, de plus en plus ponctuels (« la pratique de la traduction va de pair avec une réflexion sur le langage », p. 11 ; « l'équilibre des pertes et des gains ne doit pas se faire au détriment de l'étrangeté du texte, ni au profit d'un lectorat-cible exclusif », p. 12 ; « la traduction va à la rencontre de l'étranger pour en reproduire les effets », p. 13 etc.). En même temps, Camille Fort introduit de manière très synthétique les idées centrales des articles inclus dans le volume, qui seront développées, commentées et même hiérarchisées dans l'introduction rédigée par Michel Morel.

En effet, l'introduction jette un œil critique, à la fois analytique et synthétique, sur les communications, et identifie dans le rapport entre théorie et pratique en matière de traduction le problème crucial qui préoccupe la plupart des participants. Dans un deuxième temps, Michel Morel distingue nettement entre les communications centrées sur la théorie de la traduction et celles qui s'intéressent plutôt à la pratique. Puis, lorsqu'il reflète sur la dimension théorique caractérisant les quatre textes liminaires (appartenant à Henri Meschonnic, Jean-René Ladmiral, Lawrence Venuti et Jean-Jacques Lecercle), il trouve des différences suffisamment claires pour les départager et pour proposer même une classification. Ainsi, les quatre intervenants adoptent-ils apparemment deux points de vue clairement opposés. Selon Michel Morel, c'est Henri Meschonnic qui vise à « décentrer » la plupart des conceptions ordinaires de la traduction, à

fondement linguistique; quant aux autres présentations (Ladmiral, Venuti, Lecercle), elles sont perçues comme moins ambitieuses, à cause du fait qu'elles se limitent seulement à interroger sur les pratiques en cours. Un autre critère qui sépare l'intervention de Meschonnic des trois autres est l'approche proprement-dite : si Meschonnic se donne pour objectif une sorte d'adéquation idéale, pour les seconds ce qui compte est « le glissement d'une langue à l'autre » (p. 18). Enfin, Henri Meschonnic postule la possibilité d'une adéquation avec le texte-source, alors que les trois autres rappellent que l'acte de traduction est inévitablement inscrit dans l'histoire.

Les points communs que Michel Morel établit entre les quatre communications sont assez nombreux. Elles semblent, premièrement, « unis dans leur reconnaissance d'une dimension éthique, et même politique, inhérente à l'acte de traduction » (p. 18) et partagent la même préoccupation pour les enjeux et le combat idéologique, bien que la terminologie diffère (Ladmiral parle de « dissimulation », Venuti préfère le terme « décentrement », tandis que Lecercle opte pour « intervention » et « impérialisme linguistique »). Les quatre interventions font toute référence, d'une manière ou d'une autre, au Babel, mais cette référence est en réalité, observe Michel Morel, de nature purement métaphorique ; elle signale la présence d'un « nœud critique au centre de la problématique de la traduction » (p. 19). Il ne s'agit pas donc d'un retour au mythe biblique, sinon d'une allusion comparative qui illustre la tension entre les forces contradictoires qui dirigent l'acte de traduction. Finalement, Michel Morel constate avec une surprise non dissimulée que les quatre textes liminaires partagent un optimisme inattendu quant à la possibilité de dépassement des problèmes apparemment insolubles que pose la traduction.

Un bref regard sur les autres communications, vues comme subsidiaires, entraîne d'autres classifications, cette fois-ci globales. Par exemple, l'approche synchronique est préférée par la plupart des intervenants (à l'exception de Nadia D'Amelio et, partiellement, d'Henri Meschonnic) au détriment de l'approche diachronique. Pour conclure, Michel Morel affirme une vérité simple, mais prégnante, à savoir que traduire est une activité cruciale, et ré-énonce le thème central de la rencontre de Strasbourg : l'idée que la traduction est paradigmatique en termes de relation entre le moi et l'autre.

La première des quatre parties du volume *Des mots aux actes n° 2*, intitulée *En théorie : bilans traductologiques*, est ouverte par un *Hommage*

à *Henri Meschonnic* rédigé par Jean-René Ladmiral. La figure magistrale du traducteur / traductologue est évoquée avec simplicité et émotion. À part la référence au concept de « lecture-écriture » forgé par Henri Meschonnic et au fait qu'il était par définition et par conviction un sourcier, on insiste sur le fait que, Henri Meschonnic était surtout, un poète, un rebelle, un homme qui savait rire, « vraiment et généreusement, comme c'est le cas des plus grands. » (p. 32)

Le discours même délivré par Henri Meschonnic à l'occasion du colloque de 2007 réunit, sous le titre *L'enjeu du traduire pour la théorie du langage*, une somme de réflexions sur l'ascendant que la théorie du langage exerce sur la traduction. Meschonnic formule des maximes tranchantes et révolutionnaires. Il affirme dès le début qu'il s'agit de montrer que « le problème majeur et même unique de la traduction est sa théorie du langage. » (p. 33) et livre un verdict implacable : « Il n'y a pas de problème de traduction. Il n'y a pas d'intraduisible. Il y a seulement le problème de la théorie du langage qui est à l'œuvre dans l'acte de traduire, qu'on le sache ou non. » (p. 34) En d'autres mots, « tout le problème consiste à reconnaître quelle représentation du langage est à l'œuvre. » (p. 35)

Meschonnic jette une lumière nouvelle sur ce qu'on appelle « l'hypothèse de la retraduction ». Il explique la nécessité de retraduire les classiques non par le vieillissement des traductions, mais par celui de la pensée du langage. Un des arguments est que les quelques traductions célèbres (comme la King James Version pour la Bible, la traduction de Galland pour *les Mille et une nuits*, ou le *Faust* de Goethe dans Nerval) ne vieillissent pas plus que les œuvres originales. En fait, observe Meschonnic, l'histoire des retraductions des grands textes tout comme les dictionnaires historiques des littératures montrent au contraire que ce sont, dans leur immense majorité, les œuvres originales qui vieillissent plus tôt que leurs traductions. Selon Meschonnic, la traduction est par là-même le terrain d'expérimentation des théories du langage. Il poursuit son argumentation jusqu'au bout ; une première apogée métaphorique de sa communication se rencontre page 37 : « La traduction, dans tous ses états, montre que nous sommes malades du signe... ».

Henri Meschonnic s'attaque aussi à la grammaire contrastive (ou la « stylistique comparée »), lorsqu'il passe en revue les principaux courants en traductologie, de Cicéron à Valéry Larbaud et puis de nos jours. Il considère que des préceptes tels la recherche de la fidélité et l'effacement du traducteur devant le texte, sont depuis longtemps déjà périmés, que la

traduction a commencé une transformation visible à partir du XX^{ème} siècle, au sens où elle passe peu à peu de la langue au discours, au texte comme unité et découvre l'oralité de la littérature. On parle du passage de l'annexion au décentrement ; en outre, Meschonnic identifie deux transformations majeures dans le langage : dans un premier temps de la langue au discours et dans un deuxième, de l'identité à l'altérité. Enfin, avant de commencer une discussion plus ample sur l'importance du rythme, de la syntaxe, de la sémantique en traduction, Henri Meschonnic souligne ce que pourrait être incessamment ré-énoncée, à savoir l'inséparabilité entre ce qu'on appelle une théorie et ce qu'on appelle une pratique et le fait qu'une pratique n'est pas une pratique si elle n'est pas réflexive ou réfléchie.

Dans son intervention, intitulée initialement *Babel & Logos*, mais restreint ultérieurement à un « couple conceptuel plus précis et plus directement assignable à la problématique du colloque » (p. 48) : *Traduction et philosophie*, Jean-René Ladmiral fait un plaidoyer à ces deux termes qu'il considère l'équivalent de ce que sont en psychanalyse « les mots inducteurs à partir desquels pourra se dérouler le flux des associations libres permettant de faire affleurer quelque chose de l'inconscient dans le travail thérapeutique de la cure. » (p. 47) Les termes *Babel* et *traduction*, *Logos* et *philosophie*, lui semblent d'ailleurs parfaitement interchangeables dans le contexte donné ; après tout, *Babel* renvoie à la pluralité des langues, quant au *Logos*, l'un des sens que prend le mot en grec c'est la raison, donc, par métonymie, la philosophie.

Jean-René Ladmiral diagnostique un oubli de la traduction en philosophie et décrète que la traduction constitue un objet proprement philosophique. Il justifie son parcours dans la recherche traductologique à partir d'une *traductographie* (c'est-à-dire sa pratique de la traduction) jusqu'à la *traductologie* et finalement à sa propre *traductosophie*. Ladmiral plaide aussi pour une *traductologie productive* et reformule l'antinomie philosophique opposant universalisme et particularisme de la manière suivante : soit *tout est traduisible*, soit *rien n'est traduisible*. Une autre dichotomie qui le préoccupe est celle opposant *sourciers* et *ciblistes* ; il parle d'une *fétichisation* du texte-source opérée par les sourciers et défend sa position fondamentalement cibliste.

L'article de Lawrence Venuti, *Traduction, empirisme, éthique* (traduit de l'anglais par Camille Fort), a comme point de départ les réflexions d'un traducteur américain, Arthur Goldhammer, qui a rédigé les

versions anglophones d'environ 90 textes français relevant des sciences humaines. Venuti s'érige contre une métaphore employée par Goldhammer dans une conférence de 1990 (*Translating Subtext : What the Translator Must Know / Traduire les dessous du texte : ce que doit savoir le traducteur*) pour décrire la façon dont il voit l'acte de traduction. Il s'agit d'une métaphore du baseball : développer un instinct pour prendre des décisions rapidement en traduction, c'est comme si l'on « frappe un roulant » au baseball. Venuti réfute les commentaires de Goldhammer et affirme sa conviction que la pratique de la traduction est impossible sans une base théorique ; toutefois il admet que la métaphore de Goldhammer empruntée au baseball ne fait que souligner sa croyance qu'une bonne traduction se laisse immédiatement percevoir comme telle par le public. Tout en soutenant sa théorie de l'éthique de la différence, Venuti approche, lui-même, la traduction et l'interprétation, dans une affirmation stratégique : « La force interprétative de la traduction provient également du fait que le texte-source est non seulement décontextualisé, mais radicalement re-contextualisé. » (p. 80)

Cette idée est développée dans le quatrième et dernier article de la première partie, rédigé en anglais, *Translation as Interpretation*. Jean-Jacques Lecercle emprunte à Venuti plusieurs concepts qu'il détaille, tout en soulignant le fait qu'une interprétation est aussi toujours une intervention dans le texte.

La deuxième partie du volume, aussi substantielle que la première, *En perspective : approches anciennes et contemporaines*, contient cinq articles qui traitent des questions toujours théoriques, mais plus proches soit d'une philosophie de la traduction, soit de la traduction de la philosophie. James Archibald esquisse une éthique de l'altérité (*Understanding the Ethics of Alterity*) faisant appel aux textes de la littérature rabbinique classique et à Walter Benjamin. C'est toujours Walter Benjamin et son héritage juif qui constituent le sujet du second article, signé par Francine Kaufmann (*Walter Benjamin : La tâche du traducteur, la Reine Sprache et la mystique juive du langage*). L'essai de Benjamin de 1923, un texte fondateur pour la traductologie dite « moderne », bénéficie d'une relecture « juive » et d'une réflexion inouïe sur la traduction-abandon et la traduction-gain.

Nadia D'Amelio fait l'Éloge de l'étranger (*Friedrich Schlegel en perspective*), tandis que Françoise Wuilmart (*La fidélité par le truchement métalinguistique*) s'intéresse au strate subliminal et aux

affects, et observe que le traducteur travaille en quelque sorte avec son corps même et ses sensations. « S'il [l'auteur] croit maîtriser son texte à la suite d'un processus d'écriture basé sur le choix et l'élagage, il s'y glisse toute une série d'éléments qui lui échappent, il y imprime le « continu » de son corps, pour reprendre un concept cher à Meschonnic. Car il écrit aussi avec son inconscient, son intime vécu qui ne peut à tout instant lui être présent à l'esprit. » (p. 197)

Yvon Keromnes lance plusieurs questions (*Comment connaître ?*, *Comment écrire ?*, *Comment traduire ?*) à l'aide desquelles il démontre le fait que la tâche du traducteur devient beaucoup plus complexe lorsqu'il tente de représenter le réel (*Représentation et traduction : le réalisme en question*).

La troisième partie est une incursion dans la *Traduction et philosophie du langage en orient*. Laurence Wong (*The Myriad Voices of The Divine Comedy : Its Chinese and European Translation*) offre des informations très intéressantes sur les difficultés posées par la traduction en chinois (une langue qui, pour ne donner qu'un seul exemple, a une syntaxe assez linéaire en comparaison avec les langues européennes, sans subordonnées relatives et structures parenthétiques), tandis que les deux autres communications (Véronique Alexandre Journeau, Julie Brock respectivement) traitent de la traduction de la poésie de langue asiatique.

La quatrième et dernière section du volume est dédiée à *Traduire un philosophe-poète : l'atelier Paul Valéry*. Jürgen Schmidt-Radefeldt attire l'attention, dans son article *Moi et Corps/Esprit/Monde : quatre concepts philosophiques du langage de Paul Valéry et leur traduction contextuelle allemande*, sur quelques aspects pertinents de la théorie sémiotique valéryenne pour la traductologie, tout en soulignant les « maints langages » (poétique, littéraire, réfléchi, logique, métaphysique) dont Valéry se sert dans l'élaboration de son œuvre.

Kunio Tsunekawa apporte une contribution ponctuelle, mais fascinante : *La question de la traduction au japon ou comment traduire en japonais le mot/clef du valéryisme* Esprit. Il arrive à la conclusion que les deux champs sémantiques d'« esprit » et de « Seishin » (son équivalent japonais) se recouvrent assez bien, excepté le fait que le mot japonais, à la différence des connotations que Valéry imprime à l'*esprit*, met l'accent sur l'aspect volontaire de l'effort mental beaucoup plus que sur le fonctionnement de l'intellect spontané.

Monique Allain-Castrillo signe le dernier article de la revue *Des mots aux actes n° 2 (Traduire Le cimetière marin en espagnol entre traduction(s) poétique et/ou philosophique)* qui souligne de nouveaux aspects que pose la traduction de poésie en espagnol et rappelle la conviction de Valéry lui-même sur la traduction, à savoir qu'elle doit s'ingénier à reproduire les mêmes effets que l'original par des moyens différents.

Ce n'est certainement pas au hasard que ce deuxième, très consistant tout de même compact numéro *Des mots aux actes*, finit par l'analyse d'une poésie ; il s'agit de maintenir jusqu'à la fin une symétrie parfaite, formelle et du contenu à la fois : rendre hommage à deux poètes (avec ou sans guillemets) : Meschonnic et Valéry.

Note :

Contribution réalisée dans le cadre du programme CNCS PN-II-ID-PCE-2011-3-0812 (Projet de recherche exploratoire) *Traduction culturelle et littérature(s) francophone(s) : histoire, réception et critique des traductions*, Contrat 133 / 27.10.2011.